

Sergio Aquino

# BÊTE À GRAVATS

ALMA ÉDITEUR

*Alma Éditeur a bénéficié pour sa diffusion  
et sa commercialisation d'un partenariat  
avec la Société Nouvelle Éditions Anne Carrière.*

© Alma Éditeur, Paris, 2023.

ISBN : 978-2-36279-620-3

Je ne sais pas pourquoi le boulevard Magenta m'apparaît comme l'avenue des opportunités, le décor idéal pour un self-made-man à la parisienne. Où que j'habite dans Paris, je reviens toujours au boulevard Magenta et c'est toujours avec espoir que je le descends ou le remonte, comme les laveurs de carreaux qui l'arpentent un manche à balai télescopique à la main, étudiant minutieusement les vitrines des magasins, prêts à dégainer, et s'ils sont arrivés trop tard et qu'un autre les a devancés, on les retrouvera le lendemain sur le boulevard.

Je vais souvent chez le Chilien à Château Rouge, et lui qui a été à ma place il y a vingt ans, qui a été poissonnier, sondeur, marchand de glaces en Bavière, marionnettiste dans le métro, a gravi quelques échelons en devenant décorateur d'intérieur et, parfois, presque architecte. Il dit qu'il dirigeait ses chantiers « comme un cowboy » : en dégainant toujours le premier, ce qui n'est pas très clair, mais avait fini

par rester, au point que certains l'appellent encore « le Cowboy ». S'il y a pour moi aussi une porte d'entrée de Paris, elle doit être quelque part dans un recoin du boulevard Magenta, entre un magasin de robes de mariée, un cinéma porno et un théâtre transformé en magasin de chaussures.

Parfois je pense que je pourrais entrer dans Paris par un petit magasin de photocopies près de la gare de l'Est, coincé entre un salon de coiffure et un bureau de traduction. Il est tenu par un fils de Laotiens exilés en France dans les années soixante-dix qui me questionne sur les moutons de Patagonie, uniques au monde d'après lui. Tout en haut d'une étagère, entre les piles de ramettes de papier et les thèses en attente de reliure, à moitié caché sous le feuillage d'un luxuriant kentia en plastique, je découvre un jour un petit autel en l'honneur de dieux, dont je ne retiens rien, sinon qu'ils protègent son magasin et ses machines ; des dieux entre les mains desquels il laisse son commerce chaque vendredi soir, avant de prendre le train pour la banlieue. Je suis à la fois amusé et jaloux de cet autel, ou de cette protection, même si j'ai du mal à me l'avouer.

Le fait est que je viens très souvent dans ce magasin pour photocopier mes dessins. Pour préparer une nouvelle tournée chez les éditeurs, ou laver l'échec d'une autre. Ou parce que je voue un culte à la duplication. J'ai l'impression que la photocopie a le pouvoir de faire briller mes dessins, qu'ils perdent et gagnent à la fois quelque chose. Je viens dans ce

magasin comme s'il ouvrait sur un autre monde. Je fais des quantités folles de photocopies.

Le plus étrange est que j'ai déjà paré à cette dépense. Sur un autre continent, en Argentine, il y a des mois, j'ai déjà photocopié tous mes dessins en prévoyant que les photocopies seraient plus chères en Europe qu'au coin de la rue, et que j'aurais probablement besoin de mon argent pour prendre le métro et aller les mettre sous les yeux d'un éditeur. En plus de mon sac à dos, je suis parti avec un cartable plein de photocopies. Mais le voyage en avion, ou peut-être le froid européen, les a modifiées : elles semblent hurler les défauts de mes dessins, alors que les photocopies parisiennes les passent poliment sous silence.

Je fais des photocopies comme si faire des photocopies était déjà un travail. Le patron du magasin m'observe sans rien dire, ou de temps en temps, il dit « Oh, joli ! » ou « C'est beau ça, *beautiful!* », mais je ne sais quoi penser de ces éloges de commerçant. Que mes dessins plaisent à quelqu'un qui tient un magasin de photocopies, est-ce vraiment bon signe ?

Le matin, je sors mon carton à dessin sous un bras et mes photocopies sous l'autre, et je ratisse toutes les rédactions de Paris, des grands journaux aux magazines de jardinage, je fais le tour des éditeurs, petits et grands, les minuscules aussi, les presque invisibles, et partout on me dit « Ah oui, oh là là, c'est beau ça, c'est pas mal ». On me demande si j'ai un site internet, si j'ai déjà été publié en France, ou si

j'ai un agent. La réponse à tout cela est *non*. Moi, ce que j'ai, c'est des photocopies.

Et je retourne au magasin où le patron a oublié les moutons de Patagonie et me salue de plus en plus distraitement, simplement gêné que je m'étale chaque jour davantage dans son local, qui n'est déjà pas grand. Je ne sais plus quoi faire de mes dessins, à part les photocopier. J'attends peut-être un miracle, peut-être qu'à la millième photocopie quelque chose de magique arrivera.

En attendant que la magie opère, les semaines filent et mes économies avec. En Argentine, j'étais sinon quelqu'un, au moins quelque chose : un dessinateur. Sur le boulevard Magenta, je guette les signes qui me diraient quoi faire, quelle porte pousser. Un jour, les yeux pleins d'enseignes de brasseries, j'ai une vision : le dessinateur en cuisine, comme dans un film, avec un tablier fripé, un filet sur les cheveux et des horaires impossibles. Soudain, cette vie de cuisine me semble une évidence, un rêve à portée de main. Il paraît qu'il y a toujours besoin de monde en cuisine. Me voilà donc relancé sur le boulevard Magenta, comme dans une de ces cascades artificielles fabriquées en Chine que l'on vend dans ses bazars, et qui répandent autour d'elles la sérénité de la nature. J'entre dans tous les bars ou presque, tous les restaurants, je parle au premier venu, j'agite un petit papier sous ses yeux, que je lui laisse même s'il n'en veut pas, et sors déçu, ne comprenant pas l'expression interloquée qu'ont

parfois les serveurs quand ils le lisent. Ils rejettent la tête vers l'arrière, hésitent un instant, et me le rendent contrariés d'un « Non, il n'y a pas de travail ici ». Et ils continuent à balayer les mégots de cigarettes et les bulletins de tiercé, ou vont se cacher dans la cuisine.

Dans un des bistrotis décatis des alentours de République qui, avec leurs flippers, leurs néons au-dessus du bar et leurs murs de faux marbre ou de faux bois, semblent congelés dans un nuage de l'hiver des années quatre-vingt, un barman prend le temps de me répondre. Il peut se le permettre, c'est la fin de l'été, les clients sont rares. Après s'être séché les mains avec un torchon, il saisit le petit papier photocopié qui me sert de carte de visite et, sans pouvoir réprimer un rire, il me demande : — Qu'est-ce que vous voulez faire ? Qu'est-ce que vous faites ? Pourtant, mon petit papier me semble clair et même limpide. Il dit :

*Sergio*

*Plongueur argentin*

*Disponibilité horaire complète*

(Après mon numéro de téléphone, j'ai ajouté « message » entre parenthèses et ensuite une adresse, à laquelle je ne vis déjà plus.)

— *Plonguer*, ça n'existe pas, m'explique le barman, on dit *plonge*, on dit *faire la plonge*, mais ce n'est pas un métier de toute façon, m'arrête-t-il quand j'essaie de répondre. Il n'y a pas de travail ici, monsieur. *Je suis désolé.*

Sur un banc du boulevard Magenta, je corrige la faute sur mes cartes de visite, ce qui ne les améliore pas beaucoup. J'envisage de remonter de nouveau le boulevard avec l'espoir qu'une orthographe correcte m'ouvre les portes des cuisines et des restaurants, mais je me dis que, même en France, on ne donne pas autant d'importance à une lettre.